

Carine Alexandre

Psy
Roman

ISBN 979-1-0262-9693-5

« Réveillez-vous, c'est l'heure ! Allez prendre vos médicaments et le petit-déjeuner », crie Sandra en passant de chambre en chambre.

La jolie trentenaire dynamique est une infirmière du pavillon. Dévouée et efficace, elle est la chouchoute des médecins, qui en se référant systématiquement à elle ont aiguisé des jalousies au sein du service. Sandra est consciente des inconvénients de ce favoritisme, cependant, il lui octroie une position de supériorité appréciée par son caractère autoritaire. En contrepartie, elle assume de ne pas avoir de relations amicales avec les membres du personnel et d'être tenue à distance de leurs confidences. Elle s'en moque, elle est habituée à fonctionner en solitaire.

Sandra exerce son métier avec application, toutefois, elle se désintéresse des troubles psychiques des patients, ignore patemment leurs désordres mentaux. Son mépris des blessures émotionnelles d'autrui pourrait s'admettre si elle n'avait pas postulé en psychiatrie. Le besoin de contact étroit avec des êtres qu'elle dédaigne interpelle quiconque y prête attention et interroge sur son origine.

Elle est enfouie dans l'enfance de Sandra. Son étrange comportement illustre combien l'imperceptible joug du cordon maternel oriente toujours les choix des adultes.

À l'âge de dix ans, elle vit son père la laisser avec ses deux jeunes frères et une mère dépressive, inapte à s'occuper de ses enfants. Du jour au lendemain, elle fut contrainte d'endosser des charges démesurées pour ses frères épaules. Elle dut gérer l'intendance ordinaire et veiller sur ses cadets. Elle les faisait manger, surveillait leurs devoirs, les lavait, les couchait, pensait leurs bobos et planifiait même les achats de Noël. Elle n'avait jamais le loisir de jouer avec ses copines, elle se contentait de les regarder s'amuser. Elle suppliait sa « mamoune » de se ressaisir, lui hurlait en larmes sa détresse d'être spoliée de l'insouciance de son âge, seulement l'abattement de Milène était profond. Il la privait d'énergie, lui interdisait de participer aux événements qui se déroulaient sous ses yeux, la dissociait de son affect et anéantissait ses vellétés de récupérer le contrôle de sa vie. Le départ de Claude ne déclencha pas son mal-être, il en résulta. D'une nature mélancolique, Milène s'était enlisée dans la dépression au fil des ans. Chacune de ses grossesses l'avait dépouillée d'un pan de sa vitalité, la troisième lui étant fatale. Elle chérissait pourtant sincèrement ses petits et s'astreignait à se raconter toutes les semaines à un psychanalyste dans l'espoir de parvenir à combattre sa constante affliction, en vain. Son cœur traînait un énigmatique poids d'anxiété à la lourdeur exponentielle dont elle ne pouvait se délester. Claude avait longtemps pensé retrouver son épouse à un moment. Elle était certes effacée, mais vivante. Pour ses enfants, il s'était accroché à son ménage durant des années, jusqu'à ne plus accepter de mener de front son emploi et l'entretien du domicile. Mésestimant la maladie de sa femme et la maturité de sa

filles, il les abandonna tous, persuadé que Milène serait obligée de se ressaisir si elle n'avait plus le luxe de se reposer sur lui.

Pour conserver un restant de famille, Sandra en prit les rênes. Ses frères ne devaient pas être séparés et cela se produirait si elle confessait ses difficultés à son institutrice, elle le savait. C'était arrivé à l'un de ses camarades d'école, éloigné brutalement de sa sœur sur décision administrative. Par chance pour elle, la tante Roseline s'assurait que les factures étaient payées et le réfrigérateur, rempli. Ainsi, Sandra parvenait à créer l'illusion d'un foyer stable et à sauver la fratrie. Roseline s'évertuait à expliquer à sa nièce que Milène les adorait, elle et ses frères, et était la victime d'un méchant chagrin aux apparences d'indifférence. Les justifications de sa tante n'empêchèrent pas Sandra d'en vouloir terriblement à sa maman, elle ne pouvait la concevoir incapable de dominer sa mystérieuse tristesse.

Elle ne la surmonte pas, parce qu'elle ne le veut pas, croyait-elle.

Pétrie de cette logique, les années qu'elle partagea avec sa « mamoune » ne furent que griefs, rancune et hostilité.

Un soir, Milène s'envola, foudroyée par un infarctus du myocarde, sans que Sandra ne lui ait avoué son amour en dépit de ses critiques. Avec le temps, l'orpheline perdit l'intransigeance de l'enfance et jugea qu'elle avait été dure et cruelle avec sa mère. Aujourd'hui, elle se reproche de l'avoir enfoncée dans son désarroi en la lapidant d'invectives. Elle ne prend pas en compte sa légitimité d'alors de déverser sa frustration et regrette des paroles désormais éternelles. Le milieu psychiatrique l'aimante,

malgré son aversion pour les êtres aux réactions irrationnelles, car elle y cherche les réponses à ses questionnements obsédants. En outre, sa quête de rédemption filiale la pousse à réitérer des actes médicaux exécrés, dans l'idée de témoigner à sa maman l'attachement qu'elle ne manifesta pas à l'époque où seule la colère s'exprimait. Sandra désire lui prouver sa complète disponibilité pour les âmes égarées. L'ennui est qu'elle ne tolère toujours pas que celles-ci en aient oublié la réalité et continue de croire leur volonté apte à les remettre sur le droit chemin.

« Levez-vous ! Le café est servi ! » répète-t-elle en arpentant le couloir.

La file des consommateurs en attente de leur dose d'anxiolytiques, de neuroleptiques et antidépresseurs en tout genre est longue et très hétérogène. Certains sont habillés et coiffés ; d'allure banale, ils pourraient aussi bien être en train de faire la queue au guichet d'un cinéma. D'autres, en revanche, sont vêtus d'une chemise d'hôpital et d'une couche souvent souillée ; leurs cheveux sont en bataille, leur condition est évidente. Les postures également diffèrent. Elles varient d'amorphe et discret à remuant et grognon. Tous se côtoient et sont soumis à un régime strictement identique, celui des internés. Nombreux sont assez lucides pour remarquer qu'ils subissent un traitement militaire, pour ne pas dire carcéral, et en souffrent en silence. Le pavillon, censé héberger uniquement des troubles psychiques légers, mixe les pathologies, au détriment des patients, avec l'excuse des restrictions budgétaires. Pour autant, les

distinctions ne se font pas. Ici, les pensionnaires sont des malades considérés comme des déséquilibrés plus ou moins profonds, des pleurnicheurs, des faibles, des inutiles, des assistés... des fous.



Ce matin, Sandra est en équipe avec Chantal et Efia.

Chantal est l'infirmière en chef. Bientôt à la retraite, elle est la doyenne des soignants. D'un tempérament placide, elle est scrupuleuse et tolérante avec ses collègues novices qui multiplient les impairs. Chantal porte en elle une lassitude de vivre, inscrite sur son visage. Son travail n'est pas la cause, il serait plutôt un sas de décompression. Pierre l'est. Elle le rencontra il y a près de quarante ans et l'aime infiniment. Pierre est un homme gentil et fidèle, leurs deux fils sont des sources de joie, néanmoins, Chantal est à bout. Elle ne supporte plus le calvaire que lui inflige son mari. Son entière existence, celui-ci s'est acharné à lutter contre ses démons intérieurs, espérant préserver sa femme de devoir s'épuiser à maintenir leurs finances à flot. Quels que soient ses efforts, il finit toujours par leur sacrifier les revenus du ménage.

Au début de leur relation, son côté flambeur avait séduit Chantal. Elle était jeune, frivole et ne voyait que les gains miraculeux qui offraient de splendides bijoux et des week-ends romantiques. La naissance d'Adrien lui ouvrit les yeux, Pierre dépensait en jeu l'argent consacré à leur bébé,

un pari prévalait sur une tétine. Chantal comprit alors que le passe-temps de son conjoint était une addiction, que son quotidien allait être compliqué.

Son intuition se confirma vite. Depuis des décennies, elle jongle avec les crédits et court les *bookmakers* afin d'éponger les dettes de Pierre. Elle tenta tout pour le guérir. Elle le quitta plusieurs fois, le força à entreprendre des thérapies comportementales renommées et le fit interner dans le but de l'impressionner, sans succès. Son époux est un joueur compulsif, elle ne peut que s'en accommoder ou divorcer. Elle ne se résout pas à l'abandonner et endure, en conséquence, une lente destruction morale.

Elle imaginait les pulsions de Pierre freinées par l'âge comme le sont les organismes, il n'en est rien. Elles ne s'émeussent pas avec le temps et la contraignent à être régulièrement de garde au mépris de sa fatigue, de sorte à cumuler les heures supplémentaires. Chantal traverse ses journées avec une calculatrice en tête et l'anxiété de découvrir, en rentrant, l'ornière dans laquelle Pierre se sera fourré.

Ses difficultés domestiques exacerbent son empathie envers les malades. Elle s'attriste de les voir affronter un oppresseur invisible, en étant affaiblis par des cachets bénéfiques exclusivement à l'industrie pharmaceutique et à ses commerciaux en blouse blanche. Son expérience personnelle la fait douter d'une issue victorieuse. Selon elle, leur combat est perdu d'avance.



Efia est une quadragénaire d'origine ghanéenne. Jusqu'à ses vingt ans, elle habitait un quartier populaire de Kumasi qui laissait augurer un pénible avenir. Les bouleversements de son destin l'en prémunirent.

Le premier s'était produit en croisant Emmanuel, un Français venu célébrer un anniversaire chez des voisins. Par un radieux dimanche de printemps, à l'angle de sa rue, Cupidon l'avait transpercée de sa flèche ; elle avait eu un violent coup de foudre pour un ensorceleur aux manières enchanteresses. À peine avaient-ils flirté une soirée qu'Emmanuel avait dû retourner dans l'Hexagone. Échauffé par leur attrait physique, il avait imploré Efia de s'échapper avec lui. Elle s'était pensée amoureuse au point de s'opposer à ses parents, au qu'en-dira-t-on, à l'intégralité des normes culturelles d'ordinaire respectées et de boucler sa valise à la hâte. Elle n'avait pu résister à son superbe apollon et avait déserté son familier microcosme précipitamment. Conquise par le discours enjôleur d'Emmanuel, elle avait bravé les réticences de l'inconnu, s'était initiée à une langue étrangère et adaptée à un climat ingrat. Sa passion avait brûlé les étapes, elle l'avait mariée en moins d'un trimestre.

Sitôt la bague au doigt, le conte de fées d'Efia se brisa. Elle eut la désagréable surprise de trouver son prince aux mille promesses au lit avec une autre. Emmanuel n'était qu'un beau parleur infidèle. Elle s'était fait piéger par les circonstances géographiques de leur idylle qui ne lui avaient pas laissé le temps de repérer le défaut rédhibitoire. Si elle avait fréquenté Emmanuel ne serait-ce qu'un peu, elle l'aurait démasqué et ne l'aurait jamais suivi.

L'impétueuse Efia est une courageuse et son isolement en terre lointaine ne lui imposa pas l'inacceptable. Sa destinée vira brusquement de cap une fois de plus, en lui faisant renoncer à son don Juan de pacotille. Ses instincts lui conseillèrent d'ignorer sa solitude, de persister avec la France et de s'y établir. Elle ne se ménagea pas pour les écouter. Elle enchaîna les intérimis en parallèle de l'achèvement du cursus amorcé au Ghana, valida ses équivalences et obtint son diplôme.

Après des mois mornes et besogneux, l'univers d'Efia se recolora grâce à Mickaël. Elle le rencontra dans un ascenseur d'hôpital. En une descente de trois étages, l'athlétique brancardier, au regard enflammé de désirs, réveilla sa libido endormie. Néanmoins, échaudée par l'adultère d'Emmanuel, elle le fit courir plus que de raison avant de lui céder.

Mickaël s'est avéré aux antipodes de son prédécesseur, il est d'une honnêteté et d'un sérieux exemplaires. Il a donné deux filles à Efia et ne cesse de la demander en mariage. Nonobstant l'adoration qu'elle lui voue, elle hésite à légaliser leur couple, effrayée par le spectre d'un second divorce. Mickaël refuse une liaison informelle et devrait réussir à convaincre sa chérie de convoler dans l'année, puisqu'elle les comblera de la troisième magnifique preuve de la pérennité de leur bonheur.

À la faveur de ses déconvenues, Efia a concrétisé ses rêves d'adolescence. Elle est reconnaissante de la chance qui l'a arrachée à sa misère, l'a gâtée de merveilleuses poupées et

d'un concubin exceptionnel. Sa gratitude transparait dans son attitude, elle est joviale et positive avec tous ses interlocuteurs. Disciplinée et minutieuse dans son travail, elle est charmante avec les patients malgré son intransigeance. Elle a coutume de rejeter fermement les requêtes saugrenues, avec un large sourire.

Efia est une main de fer dans un gant de velours, inflexible et appréciée de tous.

Derrière le comptoir d'un local exigü, les trois femmes s'activent pour administrer les médicaments. Efiá les prépare et Sandra les distribue tandis que Chantal supervise le bon déroulement des opérations.

À tour de rôle, les clients s'avancent, leur gobelet serré entre les doigts, ingurgitent ce qui leur est attribué et en profitent pour se plaindre de leur traitement et supplier les infirmières de leur obtenir audience avec un médecin. Leurs tranquillisants au fond de l'estomac, ils pénètrent ensuite dans la salle des repas. Les murs ornés de dessins enfantins et la vaisselle en plastique suggèrent que les pensionnaires du centre dédié aux dépressifs seraient porteurs de déficiences mentales. Cette infantilisation reflète le rang d'infériorité des malades dans la croyance de beaucoup d'employés hospitaliers. Les plus fragilisés par leur pathologie ne captent pas le message subliminal diffusé, néanmoins, la plupart y sont sensibles, car il conforte leur manque de confiance. Ils feignent de ne pas le remarquer, mais sont torturés par l'image caricaturale qu'ils ont à supporter en permanence dans un endroit promu pour sa bienveillance.

À cet instant, comme à des gamins de maternelle, il leur est proposé un petit-déjeuner sommaire, réduit à des boissons chaudes et une corbeille garnie de tranches de pain et de

biscottes. Chacun se sert, puis s'installe à l'une des tables agençant le sordide espace.

« Bonjour, puis-je m'asseoir ici ? bafouille Julie, intimidée.

— Je vous en prie, l'invite Patrick.

— Y a-t-il un protocole à respecter ?

— Non, vous vous mettez où vous voulez. Hormis les anciens qui tiennent à leurs habitudes, il n'y a pas d'emplacement réservé. C'est vous qui êtes arrivée hier, n'est-ce pas ?

— Oui, je m'appelle Julie.

— Moi, c'est Patrick, enchanté.

— Bonjour ! s'exclame Agnès en s'asseyant.

— Agnès, je te présente Julie. »

Agnès et Patrick accueillent Julie chaleureusement. Ils lui tracent les grandes lignes du fonctionnement de l'unité, en partie du moins. Ils s'appliquent à normaliser les usages choquants pour une nouvelle. Julie zieute son environnement à la dérobée et note l'hétérogénéité des tables. Si de nombreuses sont animées, certaines regroupent des individus asociaux n'incitant pas à une quelconque interaction. Elle se félicite d'avoir été dirigée par le hasard vers Patrick. Son audace coutumière s'est envolée, elle est anxieuse de se mêler à une peuplade d'esprits perturbés. Bien que consciente d'être cernée de névroses dans la vie courante, la multiplicité rassemblée en un périmètre restreint la rend farouche. Agnès et Patrick ne lui inspirent cependant aucune crainte. Ils n'ont rien à voir avec les « fous » de ses préjugés. Eux ne sont que des citoyens lambda exténués, ils sont cohérents et sympathiques.

Le trio s'entend en un clin d'œil, à la manière d'écoliers à la cantine. Agnès et Patrick raillent l'établissement singulier, en vue d'apaiser la flagrante nervosité de Julie. Ils échangent des banalités, toutefois, leur curiosité ne peut se dispenser de s'immiscer dans la conversation et de les pousser à interroger crûment leur jeune copine sur le motif de son séjour insolite.

Embarrassée, Julie hésite une seconde, puis se livre avec une surprenante franchise.



Trentenaire issue d'une famille de Français classiques, elle grandit dans un foyer uni, composé de parents commerçants et d'une sœur de trois ans son aînée. Sa scolarité fut paisible, elle partait en vacances chaque année et n'affronta pas d'obstacles particuliers. Son psychisme fut épargné de tout traumatisme ; il se structura normalement, selon l'avis des spécialistes. À l'âge adulte, ses études l'orientèrent vers un poste de secrétaire de direction au sein d'une concession automobile d'un village limitrophe au sien. En restant dans sa région, elle croisa Marc, son amour de lycée. La magie de leur tandem, qu'ils chérissaient en secret, embrasa leurs cœurs et les entraîna immédiatement à la Mairie. Julie et Marc formaient un duo harmonieux. Ils débordaient d'amis et n'avaient pas de problèmes de santé ou financiers. Ils étaient « monsieur et madame tout le monde », dans sa version idéale.

Pourquoi Julie était-elle parmi les « fous », alors ?

À l'instar de la plupart des internés accidentels, un enchaînement d'événements l'a catapultée sur cette étrange planète. Sa présence illustre que nul n'est à l'abri de porter, un jour, une étiquette lourde d'a priori.

Tout débuta pour elle, il y a quelques mois de cela, quand elle eut le bonheur d'apprendre qu'elle était enceinte. Elle s'empressa d'organiser l'arrivée de son fabuleux cadeau. Elle dévalisa les magasins de puériculture et d'ameublement et visita leur site sans relâche. Les premiers temps furent féeriques, jusqu'à cette soirée de la vingt-cinquième semaine où elle se mit à saigner un sang noirâtre. Le diagnostic fut rapidement posé : décollement du placenta. De ce moment, elle fut astreinte à un alitement constant. Sur les onze semaines suivantes, elle ne put que s'ennuyer et redouter d'avoir une autre hémorragie, dont la double répétition alimenta son angoisse. Marc, lui-même terrorisé par une fausse couche, faisait son possible pour la distraire avec le peu d'options à sa disposition. Cette période traditionnellement magique se transforma en cauchemar pour le couple. Julie commença à imaginer qu'elle était indigne de procréer, puisque son corps mettait son enfant en danger.

Peut-être est-ce un présage divin ? songeait-elle.

Elle se fit ensevelir sous des monceaux d'appréhensions durant d'interminables heures, l'apogée se produisit à l'accouchement.

Nathan naquit par césarienne, il était en arrêt respiratoire lorsqu'il apparut. Julie fut impuissante à secourir son fils, les soignants s'en chargèrent. Elle y vit la confirmation de son

incapacité à s'occuper de lui, à le protéger. Néanmoins, elle tut son sentiment à ses proches, y compris à Marc. Elle se devait d'être heureuse d'avoir pu mener sa grossesse à terme et du développement satisfaisant de Nathan. On attendait d'elle qu'elle se réjouisse avec tous d'avoir un petit garçon vigoureux et qu'elle oublie ses peurs sur-le-champ. Nathan était la preuve vivante de leur absurdité, elles n'avaient plus lieu d'être. C'était une évidence, seulement le mal était fait. Des centaines de milliers de secondes d'alarme avaient altéré sa santé mentale. Julie avait eu des semaines pour sombrer dans une sévère dépression. Elle y était et n'allait pas en sortir uniquement en le décrétant. Sa logique affirmait qu'elle ne pouvait être mère, elle analysait ses réactions en conséquence. La naissance de son fils ne l'enthousiasmait pas, cela était édifiant pour Julie.

Elle essaya de surnager dans son tourbillon de désarroi. Elle se ressassait qu'il n'était que le résultat de ses abominables mois d'horreur et finirait par cesser. En dépit de sa patience, son chagrin ne s'estompait pas, il s'intensifiait. Nathan l'accaparait, il l'obligeait à sauver les apparences, sa douleur morale n'en était que plus vive. Elle était un imposteur à ses yeux, prétendre le contraire lui était insoutenable. Elle ne dormait quasiment pas, ne se nourrissait plus vraiment et ne faisait que pleurer, désespérée face à ce bébé insatiable d'attention. De son côté, Marc tentait de se persuader que le désolant état émotionnel de sa femme était un *baby-blues* passager.

Le cumul des jours sans une once d'amélioration l'amena à réaliser la gravité de la situation. Il exhorta Julie à consulter un psychiatre, dans l'espoir de solutionner son problème.

« *Vous souffrez d'une dépression post-partum, madame,* annonça le médecin.

— *Que peut-on faire ?* se renseigna Marc, soulagé que la maladie de Julie soit identifiée.

— *L'hospitaliser.*

— *Vous voulez l'interner ?* se scandalisa Marc.

— *Il le faut.*

— *Je ne suis pas folle,* bredouilla Julie.

— *Folle !* rigola le docteur. *Quel vilain mot ! Vous avez simplement besoin de repos et d'un appui quotidien dans un cadre adéquat.*

— *J'ai un nourrisson à la maison, qu'en sera-t-il de lui ?*

— *Le papa assurera le relais.*

— *Ça va être compliqué, avec mon travail. Je ne vais pas pouvoir...*

— *Monsieur, que souhaitez-vous à la fin ? Votre confort ou le rétablissement de votre épouse ?*

— *Je veux son bien-être, évidemment.*

— *C'est tout ce qui importe, en effet ! Donc, madame, je vais vous bloquer une place pour une admission ce soir.*

— *Si tôt ?* s'écria Julie.

— *Nous ne devons pas traîner.*

— *Et mon fils ?*

— *Votre époux vous l'amènera tous les jours. Il est primordial de construire un lien avec lui.*

— *Une séparation est-elle le meilleur moyen d'y parvenir ?* demanda Marc.

— *Une relation moins dense et qualitative vaut mieux que le refus.*

— *Je ne refuse pas mon enfant, sanglota Julie, c'est que...*

— *Je sais, madame, vous réclamez de l'aide. Je vais vous la fournir. »*

Julie alla récupérer des vêtements et dut laisser Nathan, en culpabilisant de l'abandonner, d'affliger Marc et de le contraindre à une position délicate vis-à-vis de ses patrons. Elle se reprochait de ne pas être à la hauteur avec son fils et son mari.

Si je suis internée en hôpital psychiatrique, cela signifie que je suis folle, s'épouvanta-t-elle.

De surcroît, elle allait accabler son entourage de l'embarrassante réputation d'être le parent, le conjoint ou le fruit d'une « timbrée ».

Ce raisonnement en tête, elle pénétra le lugubre endroit censé la guérir. En un éclair, elle fut happée par une institution, de laquelle il est facile d'être captif et atrocement difficile de s'extraire. Marc s'éloigna, Nathan blotti dans les bras, tandis qu'elle découvrait la chambre qu'elle devait partager avec Marie, une sexagénaire gémissante ligotée aux barreaux de son lit pour éviter sa fugue. Julie fut d'emblée confrontée à une insalubrité criante, des odeurs d'urine continuelles et un sommeil haché par les hurlements de Marie et les irruptions bruyantes d'hommes chargés de lui changer sa couche.

Une poignée d'heures suffit pour décupler sa détresse, les médicaments lui porteront l'estocade.

Avant ce mauvais coup du sort, Julie avait coutume de boire son café, assise derrière son ordinateur, dans son rutilant bureau vitré. À présent, elle le fait à une table crasseuse d'un asile, en compagnie d'Agnès et de Patrick.